

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection PARCOURS 1 - Consulter le corpus des recueils collectifs de poésies françaises du XVI^e siècle apparentés au *Trésor des joyeuses inventions*](#)[Collection ŒUVRE : Traductions de latin en français](#)[Collection Édition : 1554 - Traductions de latin en français - Groulleau](#)[Item \[1554_Tradlatfr_Grou\] 119](#)
[Oyez les cieus, l'air et la terre large](#)

[1554_Tradlatfr_Grou] 119 Oyez les cieus, l'air et la terre large

Présentation générale du poème

Titre de la pièce *Complainte sur le trespas de feu Monseigneur d'Orleans, faite par l'un des Gentilzhommes de sa chambre.*

Incipit non modernisé *Oyez les cieus, l'air & la terre large*

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Présentation de l'exemplaire

Formatin-16

Imprimeur-libraire Groulleau, Étienne

Date 1554

Lien vers la notice du catalogue de la bibliothèque où est conservé l'exemplaire <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb393312267>

Type de numérisation Numérisation totale

Emplacement du poème

Rang dans le recueil n° 119

Section au sein de laquelle le poème prend place [[Complaintes. - Le titre de section des complaintes ne figure pas dans l'édition de 1554]]

Foliotation E1r, E2r, E2v, E3r, E3v, E4r

Informations sur la notice

Contributeur(s) Primot, Carole

Éditeur Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Équipe Joyeuses inventions ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Image(s) : Source gallica.bnf.fr / BnF

Notice créée par [Équipe Joyeuses Inventions](#) Notice créée le 13/09/2019 Dernière modification le 04/11/2021

COMPLAINTE SVR LE TRES
PAS DE FEV MONSIEGNR
*d'Orleans, faite par l'un des gen-
silx hommes de sa
chambre.*



Oyez les cieux, l'air & la terre large
Et les flotz sourds de la grad mer
profonde
Le iuste dueil, dont mon cueur se
descharge.

En est-il vn encores en ce monde,
Si bien il sent mon mal & dueil mortel,
Qui tout en pleurs ne se cōsomme & fonde?
Je croy que non: car mon malheur est tel,
Que, de despit de si triste auanture,
Deüroit morir mesmes vn immortel.
Or cesse doncq' desormais la Nature
De me vouloir esioir de sa grace,
Plus ne me rit sa diuerse peinture:
Cesse le ciel me descourir sa face,
Et du soleil esandre la clarté:
Car mon deuil noir sa lueur clair & efface.
Et vous humains, si de l'humanité
Voz cueurs mortelz ne sont trop esloignez
Plaignez aussi ceste calamité.
De chaudz souspirs ma plainte & accompagnez
Charles

ET INVENTIONS.

Charles Cesar, & vous sa fille chere,
 Et vostre mal plus que mien tesmoignez,
 Et vous François, Roy des François & pere
 De cestuy là, qui mes souspirs esmeut
 Henry demeurez aussi son seul frere.
 La Margueritez vnz & l'autre ce deult
 L'vne sa sœur, l'autre Roynne sa tante
 Qui plaint d'autant que la raison le veult.
 Vienne creusé & vous Loire courante
 Enflez de dueil, de despit desbordez,
 Fondez Atier eau troublez & escumante.
 Plus voz beautez & graces ne gardez
 Haultes forestz, soit en noir obscur tainte
 Vostre verdurz & voz grands bras tordez.
 Ne reprenez plus de voix courtz & fainte
 La seule fin des motz que lon commence:
 Mais faites clerz, & parfaite complainte.
 Ruisseaux de pleurs coulez à grand' puissance
 Des fins du Pau iusqu'a la mer Angloise
 Ne trouuant point aux Alpes resistance.
 Sante le mal de la perte Françoyse
 Le grand Tyran de l'vnz & l'autrèz Asie,
 Et de son bien la Fortune luy poise
 Or soit la Court de desplaisir saisie
 Je dy la Court magnifique de France
 Ou tous plaisirs leur demeurez ont choisie,
 Laissez le bal, Dames, laissez la dance

TRADUCTIONS

Laissez voz ieux, qui d'amours sont alarmes
 Et ne chantez rien que de pesplaisance.
 Laissez, soldatz, laissez camp, fort & armes
 Ou ne soyez si durs & acerez
 Que de mon dueil n'acõpaignez les larmes.
 Auecques moy d'acord acuferez
 Le Ciel cruel puy Fortune & Nature
 Desquelz à l'œil le grand tort vous verrez.
 A l'œil verrez que peu la faueur dure,
 Que le mal est trop plus grand que le bien
 Et le plaisir trop moindre que l'iniure.
 Le Ciel iadis tout ce qui pend du sien
 Auoit d'entrée en vn corps inspiré
 Et tant parfait qu'il n'y falloit plus rien.
 Nature auoit son chef d'œuvre tiré
 Si bien au vif en ceste mienne table,
 Que rien de beau n'y estoit desiré.
 Fortune auoit de sa main fauorable
 Tresbien conduit vn heureuse naissance
 Et mieux promisqu'il n'estoit souhaitable.
 De tous ses biens auoit la cognoissance
 L'esprit diuin clos en ce corps fragile,
 Qui a senty de langueur la nuy sance.
 O Ciel ! iniust, ó Nature debile:
 O legier fait de Fortune volage!
 Bien faites voir comme tout est labile.
 Làs, falloit il qu'en si florissant aage

La

ET INVENTIONS.

La blanche fleur de semence royale
 Sentit du Ciel la tempéste & l'orage!
 Que n'a esté Nature liberale
 De plus grand' force à conseruer la vie
 Qui meritoit aux diex mesm'estr' egale.
 Pourquoi a eu si tost Fortun' enuie
 Dessus son œuure en faueur commencée
 Qu'elle ne l'ait de mesm'heur poursuyuie?
 Ou s'il falloit! las, que fust auancée
 La triste fin d'un beau commencement,
 Que ne l'a ell' autrement pourchassée?
 Sans la forcer par ce cruel tourment
 D'infet venin d'un' alaine mortelle,
 Dont la mort seul' est le medicament.
 Mieux conuenoit, certes, à force telle
 Un dur combat, un' honorable guerre,
 Pour deslier du corps l'am' immortelle.
 Làs que ne sont les droitz de ceste Terre
 Pareilz à ceux qu'à le Ciel ordonnez,
 Qui (cōm' on croit) poit ne vari' & nerre,
 Làs, que ne sont les biens qu'il a donnez
 Durans autant comme luy qui les donne,
 Et les meilleurs sous loy meilleure nez?
 Trop plaist au Ciel ce que luy mesm' ordōne
 Nous en laissant seulement la tristesse,
 Quand sa faueur, trop tost, nous habādōne.
 Or prenons doncq' ce que le Ciel nous laisse,

TRV D V C T I O N S

Puy que n'auõs riẽ qui mieux nous cõforte,
 Et que d'espoir il nous oste l'adresse.
 O que lon peut assaillir de main forte
 Ce cruel là, de noz biens trop auare,
 Que de soldatz combatroient à sa porte?
 Pour recouuer trefor si grand & rare
 Des apauriz l'esperancẽ & suport
 Dont sa court richẽ à leur grãd pertẽ il pare
 Voylà le droit, duquel l'iniuste Mort
 Vse sur nous pour toute recom pense
 Nous dedi sant la plainte de son tort.
 Mais y a il raison n'y apparence
 De romprẽ ainsi le fil des ieunes ans,
 Qui de tout bien promettoiet grãd semẽce?
 Romprẽ en vn coup tous moyens apaisans
 Le feu mortel dont toutẽ Europẽ ardroit
 Et tous à vn les discords reduisans?
 Rompre le neud, duquel ne s'attendoit
 Iamais le bout par violentẽ espẽe
 Ny par le temps, qui tout consommer doit.
 Or est l'Oliuẽ, helas au pied coupẽe,
 Dont le rameau verdoyant donnoit signa
 De guerrẽ estainte & fureur atrempẽe.
 Le froid mortel a saisi la racine
 Qui de tout fruit donnoit si clerẽ attente:
 Mais de quel fruit? du fruit de l'arbre digne
 Bien fut du vent l'aleine pestilente

Qui

ET INVENTIONS.

Qui du beau Lys la fleur blanche à seichée
Auant quasi qu'elle fust aparente.
Et toutesfois pas n'estoit tant cachée
Qu'infiniz yeux n'ayent veu sa beauté
D'autant de cueurs desiréz & cherchée.
Ores vous est, Gentilzhommes, osté
Vostre Soleil, lequel commez il leuoit
Morrellz eclipsz à taint d'obscurité.
Aussi voz yeux maintenant chacun voit
Noirciz de pleurs, dont roulle vne grád mer
O si la mort se noyer y pouuoit!
Or ne cessez l'acuser & blasmer
Parler au Ciel, les astres malheurez
Fortunz ingratz & Nature nommer.
Tantqne de mal qu'a grand tort endurez
Pitié les meuz, & vostre Prince rendent
Ou le suyuant avecques luy morez.
Ou si voz cueurs plus constans le defendent,
Faites, François, de plaindre tel deuoir
Que toutes gens, de toutes pars l'entendent,
Ainsi ferez aux estrangers sçauoir
De vostrz foy l'ofice doloieux,
Que du hault ciel, luy mesme pourra voir.
Sentir fertz par voz criz langoureux
Quel fut le bié pour qui tât de bōs pleurent
Et voir à ceux qui apres luy demeurent.
Qu'ancū viuât de tous pointz n'est heureux,